Document généré le 9 mai 2024 23:06

Séquences : la revue de cinéma

Image+Nation
Mouture transitoire

Élie Castiel

Numéro 307, mars 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85262ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Castiel, É. (2017). Image+Nation : mouture transitoire. *Séquences : la revue de cinéma*, (307), 44–45.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mouture transitoire

Une 29e édition étrange, parfois triste, marquée par la mort d'icônes gaies ou bisexuelles (David Bowie, George Michael et les autres). Et pourtant, un enthousiasme parmi les programmatrices, une raison de croire encore aux droits, aux revendications et à la culture LGBT. Rien d'autre en perspective, mais simplement faire partie de la cité. En ces temps trumpiens *et un virage à droite de la québécitude, cela devient de plus en plus compliqué. C'est en tout cas, à un changement dans la sémantique de la pensée LGBT que nous assistons; en attendant une 30e édition en 2017, nous l'espérons, plus favorable.*

ÉLIE CASTIEL

La tenue d'un tel festival est essentielle, même si au fond, 99,99 % des spectateurs font partie de la communauté LGBT. Les quelques journalistes (hétérosexuels) qui ont couvert l'événement de façon plutôt expéditive ont préféré qu'on leur envoie des liens. C'est plus prudent. Ça a d'ailleurs été toujours le cas, rappelant à juste titre, la célèbre doctrine-législation américaine *don't ask don't tell*, en vigueur de 1993 à 2011, paradoxalement issue de l'Administration Clinton.

Cela dit, on ne changera pas les habitudes. Toujours est-il que la programmation était, cette année, d'un éclectisme savoureux. Tant d'histoires qui échappent aux lois de la distribution, parce que tout simplement, elles n'attirent qu'un groupe (restreint) de la population. Sauf, nous l'espérons pour le magnifique film français du duo Olivier Ducastel / Jacques Martineau, ***Théo et Hugo dans le même bateau*** (*Paris 05:59* dans sa version sous-titrée). Les deux réalisateurs osent le tout pour le tout en racontant une histoire à deux tempéraments; d'une part, une intrusion dans les saunas où tout arrive, occasion de montrer des scènes d'une sexualité franche, sans-gêne, magnifiquement filmées par la caméra de Manuel Marmier qui ne laisse aucun détail au dépourvu.

Et puis, une ville, la nuit. Paris, lieu où deux âmes en peine qui se sont rencontrées là où l'on sait, établissent des liens de complicité partagée, se disent des vérités, ne s'accordent plus, mais finissent par un possible échange amoureux. Film presque philosophique, ***Théo et Hugo dans le même bateau*** associe le rapport physique sans compromis et la possibilité d'échanges affectifs, le tout lié par le pouvoir de l'intellect. C'est brillant, séduisant, excitant et surtout réconciliant. Saura-t-il trouver grâce parmi les distributeurs québécois courageux ? D'autant plus qu'on a déjà distribué, ici, des Ducastel / Martineau.

Si le discours du duo francophone peut sembler radical, celui du Polonais Piotr J. Lewandowski, dont ***Jonathan***, pourtant une production allemande, constitue un premier long métrage, également scénarisé par le réalisateur, demeure d'une beauté plastique imprévisible. La campagne saxonne magnifiquement filmée, les liens familiaux, d'abord harmonieux malgré la maladie incurable du père, se révèlent ensuite d'une profonde amertume.

PHOTO : ***Théo et Hugo dans le même bateau***

Usant des effets du mélodrame, Lewandowski construit un édifice cinématographique qui relie la foi à la liberté, le désespoir à la lumière, pour finalement nous faire découvrir que dans les liens qui nous unissent, qu'il s'agisse de la famille ou d'étrangers, le rapport à l'autre ne peut être que réconciliant.

Autre point de vue que celui de l'Américain Nick Corporon. Avec ***Retake***, les étranges rapports qui unissent et opposent un homme d'âge mur et un jeune prostitué sont l'occasion d'aborder un récit beau et étrange à la fois où les fantasmes, les incertitudes et la prise en soi de sa propre existence deviennent des motifs formels que Collin Brazie (plusieurs courts à son actif) illustre avec autant d'ardeur que de perversité jubilatoire. Ça se voit dans des passages où audace et retenue tissent et échangent un dialogue inusité.

Le Canada était représenté par Ingrid Veninger qui, avec ***He Hated Pigeons***, parle du deuil, de ses implications dans une vie de couple. Comment se plier aux hasards de la vie ? Comment vivre l'absence de l'autre ? Où se situer dorénavant dans le monde ? Autant de questionnements mis en scène par une caméra douce, légère, évitant l'intrusion, sereine et avant tout, respectueuse des personnages. Une belle voix dans le cinéma canadien.

Le Veninger se passe, en partie, au Chili. C'est aussi le cas, mais là, entièrement, de ***You'll Never Be Alone*** (*Nunca vas a estar solo*) d'Alex Anwandter. Vibrant plaidoyer contre le machisme latino-américain, en même temps qu'une apologie rassembleuse des rapports père / fils.

Une brève pause nous mène du côté documentaire avec ***Golden Boys***, le moyen métrage de l'Israélien Revital Gal. Des homosexuels du troisième âge racontent leurs expériences dans un État fermé, jadis, à l'homosexualité; certains ont épousé des femmes, ont eu des enfants et ce n'est qu'à la libération des mœurs qu'ils ont finalement mené leur vie comme ils la voyaient. Une expérience riche par son sujet, mais pas pour sa réalisation, paresseuse et monotone.

Retour à la fiction avec l'improbable ***Akron*** (États-Unis), de Brian O'Donnell et Sasha King. L'histoire d'amour probable entre deux garçons dont les familles respectives s'avèrent totalement ouvertes à leur orientation sexuelle. Les spectateurs jubilaient. Le critique que je suis ne croyait pas ses yeux devant une telle générosité émanant des parents en question. On appelle cela du *Wishfull Thinking* ou *vœux pieux* en français.

Et ensuite, la coproduction Allemagne / Canada d'Andrew Stegall, ***Departure***. Le film bénéficie d'une brillante mise en scène, élégante, raffinée, comme un tableau qui surprend et ne nous lâche pas d'une seconde, s'attèle à transcender les moments et illustre l'amour tel un oiseau solitaire qui n'arrive pas à trouver de branche pour s'y reposer. Les détails (objets, maisons, lieux) sont des personnages à part entière, vêtus de leurs meilleures parures et offrant à un amour non partagé ses plus profondes amertumes. Triste et inoubliable comme le sont les départs que, le plus souvent, nous récusons.

Bref, une édition transitoire avant de passer à un nouveau chapitre, le 30e, l'an prochain. Si la disparition de célèbres noms LGBT a transformé le paysage de cette culture, force est de souligner que les nouvelles générations ont rejoint les rangs de leurs confrères et consœurs faisant partie de ce qu'on appelait jadis « la normalité ».

Il faudra que les organisatrices d'Images+Nation fassent des efforts pour attirer une souche jeune de spectateurs. L'avenir de l'événement en dépend. Mais nous croyons aussi que ce phénomène est typiquement québécois (à savoir pourquoi), car ailleurs dans le monde, les festivals cinématographiques gais et lesbiens incluent tous les groupes d'âge parmi l'assistance.

Photo : ***Departure***